

L'Express du 29/08/2005

Villepin-Sarkozy**Le nécessaire et le possible**

propos recueillis par Eric Mandonnet

Denis Muzet, spécialiste de l'impact du discours public, collaborateur de la Chaîne parlementaire, compare le langage des deux hommes**En quoi les discours de Dominique de Villepin et de Nicolas Sarkozy se distinguent-ils?**

Sur le fond, Dominique de Villepin s'exprime en tant qu'acteur gouvernemental. Il alterne systématiquement le «je» (Premier ministre) et le «nous» (gouvernement). L'ego n'est pas démesuré, car le gouvernement est toujours associé au discours. Il se présente en chef d'équipe. Nicolas Sarkozy, lui, s'exprime en tant qu'acteur politique. Il emploie le «je» ou le «moi je», qu'il oppose à un «on» qui désigne indifféremment «les autres», qu'il s'agisse de ses alliés ou non. La forme les distingue aussi. À la différence du Premier ministre, dont la syntaxe est un peu rustique (des phrases longues, des répétitions, le recours à la double négation), le propos du ministre de l'Intérieur est alerte et rythmé, avec des phrases courtes.

L'un et l'autre racontent-ils la même histoire au pays?

Pas du tout. Certes, Villepin, comme Sarkozy, dit volontiers «je veux», «j'ai décidé». Il marque ainsi qu'il est aux commandes. Mais le volontarisme est constamment en butte à un discours de la nécessité. Il dit souvent «il faut» ou «il n'y a pas d'autres moyens». Pour lui, contrairement à son ministre de l'Intérieur, tout n'est pas possible. Les marges de manœuvre existent, mais elles sont limitées. Il accorde le plus souvent les verbes au présent, se situant dans le temps réel. «À chaque jour suffit sa peine», comme il aime à dire. Sarkozy, pour sa part, emploie tour à tour le passé, le présent et surtout le futur. Pour lui, il y a clairement un avant et un après 2007. Il tient un discours non de la nécessité, mais du possible. Il cherche à faire rêver les Français.

On a l'impression que Villepin et Sarkozy n'argumentent pas de manière identique...

C'est vrai. Chez le premier, l'argumentation est binaire. À chaque problème, sa solution. Il n'est pas président de l'UMP mais, selon sa formule, du «parti de l'action». Son problème n'est pas de convaincre sur ses idées, mais sur ses actes. L'argumentation de Sarkozy est plus élaborée. Quel que soit le domaine qu'il aborde - sécurité, économie, discrimination positive - il conclut son propos en en tirant un enseignement général. Alors que Villepin est dans une posture réactive, Sarkozy cherche à construire une cohérence globale. Comme ministre, il est déjà crédité d'une capacité d'action. Il lui faut plutôt convaincre de ses idées ou de son projet, un mot qui revient souvent dans son discours, alors qu'il est aujourd'hui absent de celui du Premier ministre.

Le ministre de l'Intérieur joue sur la corde de l'émotion. Est-ce aussi le cas du chef du gouvernement?

Oui, avec une différence essentielle. Sarkozy exprime des émotions personnelles. Il dit «j'ai envie», «j'aime», il a été «bouleversé» par le procès d'Outreau. Et c'est sur ce bouleversement qu'il fonde sa réflexion sur la responsabilité des magistrats, par exemple. C'est quelqu'un qui aime mettre en scène ses émotions, au risque de les transformer parfois en humeurs. Rien de cela chez le chef du gouvernement: il n'a pas d'humeurs, mais lui aussi a des émotions. Simplement, elles sont collectives plutôt que personnelles. Quand il parle de la France, il se fait solennel et ne répute pas à un certain lyrisme.